

# *Le cinq mai*

*Il n'est plus ; enfin sa grande âme !*

*Du corps qu'elle embrasait vient d'exiler sa flamme ;*

*Il n'est plus, a-t-on raconté,*

*Et la terre immobile écoute à son passage*

*Ce récit que bientôt de rivage en rivage*

*Tous ses échos ont répété.*

*Par ce géant qui l'a foulée,*

*Jusqu'en ses fondements même encore ébranlée,*

*Elle doute, après son trépas,*

*Que, la bouleversant de nouveau tout entière,*

*Un autre pied mortel jamais sur sa poussière*

*Laisse l'empreinte d'un tel pas.*

*Je me suis imposé silence*

*Lorsqu'aux pieds de son trône, aux jours de sa puissance,*

*Il abaissait l'orgueil des rois ;*

*Et quand la main du sort l'eut poussé dans l'abîme,*

*Aux voix qu'on entendit accuser la victime*

*Je n'ai pas réuni ma voix.*

*Mais de ce sanglant météore*

*Si je n'ai salué le déclin ni l'aurore, -*

*Je le chante sans me flétrir, -*

*Aujourd'hui que des cieux pour jamais il retombe ;*

*Et cet hymne dernier jeté sur une tombe*

*Peut-être ne doit pas mourir !*

*Des Alpes jusqu'aux Pyramides,*

*Du Tage au Rhin, partout, inflexibles, rapides*

*Ses foudres ont sillonné l'air ;*

*Il courba sous son joug l'Europe désarmée,*

*Et l'étendard nouveau qui guidait son armée*

*Flotta de l'une à l'autre mer.*

*Était-ce bien la de la gloire ?*

*L'avenir seul, un jour, d'une telle mémoire*

*Mesurera la profondeur.*

*Nous, adorons ce Dieu, créateur toujours sage,*

*Qui voulut imprimer à ce puissant ouvrage*

*Quelque chose de sa grandeur.*

*En vain la faveur populaire*

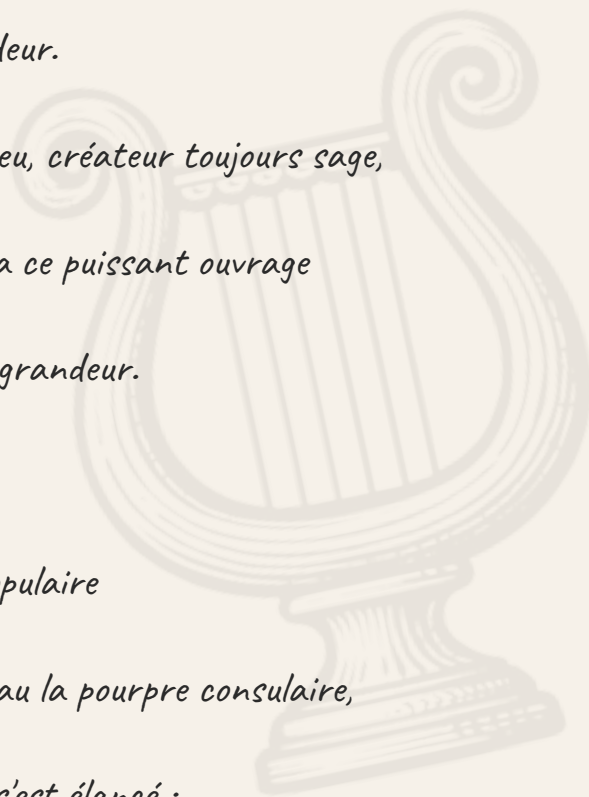
*Jette sur son manteau la pourpre consulaire,*

*C'est plus haut qu'il s'est élancé ;*

*Il faut à son orgueil une autre récompense,*

*On lui doit ce pouvoir dont la seule espérance*

*Semble encore un rêve insensé.*



*Empire, exil, fuite, victoire,*

*Grandeurs, néant, voilà sa vie et son histoire ;*

*Voilà les pas dont ce mortel*

*A marqué parmi nous sa fatale carrière :*

*Nous l'aurons vu deux fois jeté dans la poussière,*

*Deux fois élevé sur l'autel.*

*Il s'est nommé, voilà son titre ;*

*Et deux siècles rivaux, le prenant pour arbitre,*

*Se soumettent à son arrêt.*

*Les peuples désarmés s'approchent en silence ;*

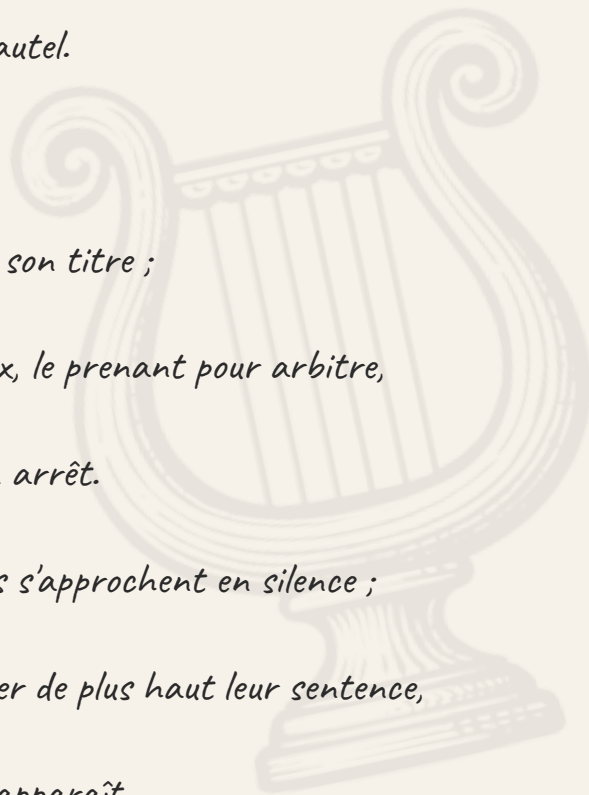
*Et lui, pour prononcer de plus haut leur sentence,*

*Sur un trône il leur apparaît.*

*Il tombe, et d'implacables haines*

*Ne se désarment pas en mesurant les chaînes*

*Qui l'attachent à son rocher ;*



*Rois geôliers, sa prison n'est pas assez profonde*

*Dans son lointain exil, a la pitié du monde*

*L'Océan n'a pu le cacher.*

*Tel qu'emporté par la tempête,*

*Le matelot mourant repousse de sa tête*

*Les flots dont il est oppressé ;*

*Cet autre naufragé, comme une mer de flamme,*

*Sentait aussi tomber et peser sur son âme*

*Le poids énorme du passé.*

*Que de fois comprenant sans doute*

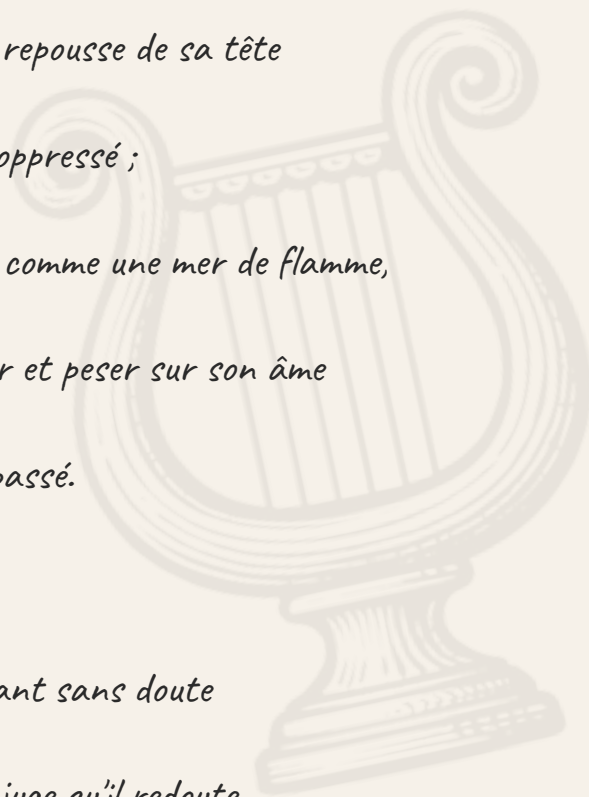
*Qu'à la postérité, ce juge qu'il redoute,*

*Lui seul pouvait se raconter,*

*De sa vie immortelle il commença l'histoire,*

*Et soudain, au milieu d'un récit de victoire,*

*Il sentit sa main s'arrêter.*



*Que de fois la grève sauvage*

*Le vit errer le soir, seul, lançant au rivage*

*L'éclair de ses brûlants regards ;*

*Puis, les deux bras croisés, s'arrêter, hors d'haleine,*

*En proie aux souvenirs dont l'attaque soudaine*

*Fondait sur lui de toutes parts.*

*Embrassant d'un coup d'œil immense*

*Ces plaines où deux camps, vingt peuples en présence,*

*L'environnaient comme autrefois ;*

*D'un geste il déchaînait les foudres enflammées ;*

*Les rangs, les escadrons, les drapeaux, les armées,*

*S'ébranlaient encore à sa voix.*

*A l'aspect de tant de carnage,*

*Ah ! Peut-être il sentit défaillir son courage ;*

*Il mourait sans rien espérer :*

*Mais une main d'en haut, mais une main puissante,*

*L'emporta sous des cieux où son âme tremblante*

*Avait besoin de respirer.*

*Jusques aux sphères immortelles,*

*Par des sentiers nouveaux, loin des routes mortelles,*

*Il avait été transporté ;*

*Il avait entrevu ce séjour où le monde*

*A ses vains bruits n'a plus un écho qui réponde,*

*Où sa lumière est sans clarté !*

*Sur l'or de tes saints tabernacles,*

*Grave encore ce miracle entre tous tes miracles,*

*Eternelle, adorable Foi !*

*Parmi ces fiers vaincus dont tu gardes mémoire,*

*Jamais géant pareil, jamais semblable gloire,*

*Ne s'étaient courbés devant toi.*

*Il est tombé, viens le défendre ;*

*Avant qu'à son exil la mort vînt le reprendre,*

*Dans son cœur tes clartés ont lui :*

*Le Dieu qui fait les rois et brise leur bannière,*

*Le Dieu fort et clément sur sa couche dernière*

*À daigné descendre pour lui.*

*Antoine Fontaney (1803-1837)*

